

Les Frères Bonneff reporters du travail

Articles publiés dans L'Humanité de 1908 à 1914

Hatzfeld (Nicolas) – Classiques Garnier

pages 1 en ligne : <https://classiques-garnier.com/les-freres-bonneff-reporters-du-travail-articles-publies-dans-l-humanite-de-1908-a-1914.html>

Ces deux portraits sont publiés dans l'hebdomadaire Les hommes du jour du 27/11/1915. Ils font partie

d'une double page centrale qui a pour titre « Les militants socialistes à la guerre », et qui présente, autour d'une grande photographie de Jaurès, six militants socialistes aux portraits plus petits. Ces six socialistes ont été pour la plupart collaborateurs de l'hebdomadaire considéré comme libertaire, dans lequel les deux frères publièrent près de vingt articles.

Les brèves notices qui présentent les militants mentionnent souvent le pacifisme, toujours le courage dans les combats, les blessures et pour partie les décès. Celle qui présente Léon souligne combien les études des deux frères « ont inauguré admirablement une vraie littérature prolétarienne »

DEVENIR REPORTER, EXPLORER LE TRAVAIL

À quoi pouvait ressembler le monde du travail avant 1914, à la Belle Époque ? Avant que les Guerres mondiales, les Reconstructions et les crises transforment la société française, structurée en grande partie autour des relations de travail. Des économistes et sociologues ont rattaché l'organisation sociale à ce qu'ils nommèrent le rapport salarial fordiste, une innovation économique et sociale américaine devenue dominante dans la France des Trente Glorieuses¹. Or, depuis le début du xxie siècle, cet agencement est battu en brèche. La société est traversée d'interrogations, de débats et de conflits à propos de ladérégulation. On entend parler de retour en arrière. Ces références au temps d'avant les mises en cause contemporaines invitent à réexaminer celui-ci avec attention.

Pendant la dizaine d'années qui précède la Grande Guerre, deux frères, Léon et Maurice Bonneff, sillonnèrent la France, carnet de notes en poche. Ils explorèrent les métiers les plus divers, s'initèrent aux techniques, observèrent les modes de vie des travailleurs et des travailleuses, et de leurs enfants parfois. Ils accompagnèrent des grévistes, consultèrent des experts, interpellèrent des puissants. Dans les grands quotidiens L'Humanité et La Dépêche de Toulouse, et dans d'autres titres, ils déployèrent généreusement, avec une curiosité inédite, une activité engagée et remarquée : **plus de 370 articles en six ans**, toujours signés des deux prénoms associés. Cette œuvre ennoblit le reportage social et contribua à rapprocher la presse socialiste et les aspirations populaires.

La période voyait s'affirmer la mobilisation ardente de travailleurs pour des transformations de société, qu'on a appelée **le mouvement ouvrier**. Apprenant à grands pas, ils se plongèrent dans les combats de l'époque

ALIMENTATION ET RESTAURATION, TOUS OUVRIERS ?

C'est avec des reportages sur les métiers de l'alimentation que les frères Bonneff commencent leur série d'articles écrits pour L'Humanité. Avant cela, le journal n'a publié d'eux que **trois extraits de leur livre**

La vie tragique des travailleurs, qui étaient peut-être des ballons d'essai. Les articles portent sur les travailleurs œuvrant dans deux types d'activité. On trouve tout d'abord ce que l'on appellerait les industries alimentaires, représentées ici par la boulangerie, la charcuterie et les conserveries de poisson. Employés chez des artisans dans le premier cas, dans des usines pour les suivants, les salariés dont il est question sont des ouvriers. On trouve ensuite les personnels

de cafés et de restaurants, cuisiniers, serveurs, plongeurs. Ils sont aussi qualifiés d'ouvriers, comme une chose allant de soi, alors qu'aujourd'hui, on aurait tendance à placer les uns dans l'industrie, les autres dans les services. Les horaires, les modes de rémunération, les relations de travail diffèrent grandement.

Pourtant, la coupure n'est pas radicale. Les uns et les autres transforment des produits alimentaires à destination des consommateurs, comme le montrent parfois les auteurs.

Les uns et les autres revendiquent de façon collective. En outre, les trajectoires personnelles d'une partie de ces travailleurs passe d'un secteur à l'autre selon les saisons ou les contraintes familiales, voire cumulent l'un et l'autre en fonction des besoins et des possibilités.

L'extension du terme d'ouvrier ne se limite pas au seul secteur de l'alimentation. Elle marque une particularité de cette époque, bien différente de la nôtre dans l'usage du mot. Outre les travailleurs et

travailleuses des manufactures, des mines et des chantiers, les deux frères qualifient d'ouvriers et d'ouvrières la plupart des personnels du commerce, des transports, de l'hôtellerie et de la restauration

PRODUCTIONS D'USINE ET GENRE DU TRAVAIL

Au cours de la seconde industrialisation qui se développe à la Belle Époque, **les usines de taille petite ou moyenne** conservent leur prépondérance en France. Elles déploient des productions de plus en plus diversifiées, depuis les branches classiques de la métallurgie ou du textile jusqu'à l'invention de produits de consommation nouveaux, comme les ardoises d'écolier. Cette extension voit se rejouer la répartition des activités entre hommes et femmes au sein des ateliers.

Une autre particularité française est en effet **l'importance du travail féminin**, que les statistiques ne montrent qu'en partie, comme l'indique Michelle Zancarini-Fournel : en se bornant à recenser les emplois salariés continus, elles écartent le travail à domicile ainsi que le travail intermittent ou occasionnel, dont les enquêtes orales montrent pourtant l'importance parmi les femmes des milieux populaires.

Nombreuses à travailler, les femmes exercent souvent des emplois en relation avec leur cycle de vie et celui des familles : jeunes filles apportant un appoint aux revenus parentaux, puis femmes salariées, mères de famille s'occupant à divers travaux effectués pour partie à domicile, salariées à nouveau dans la mesure du possible, cette trajectoire type est à amender pour les femmes seules et toutes les situations intermédiaires. Elle est en grande partie occultée par une définition de l'emploi alignée sur des standards masculins. Par ailleurs, les travailleuses se font souvent affecter à des activités particulières au sein des organisations de travail. Ce sont tantôt des travaux dits féminins, censés correspondre à des dispositions naturelles comme les confectionneuses de fleurs artificielles à destination de la mode, même lorsqu'elles demandent des années d'apprentissages aussi longues que pour des métiers masculins prestigieux tels que celui de fondeur.

TERRASSIERS ET BÂTISSSEURS Le corps, la tâche, la machine

Les terrassiers et ouvriers du bâtiment constituent une des plus importantes branches industrielles du pays, après le textile, la métallurgie et l'industrie du bois. Leur tradition d'organisation, passée par les corporations puis par les sociétés de compagnonnage, leur ont donné une solidarité syndicale qui compense la fragmentation de l'emploi en de multiples petites entreprises.

Les fédérations ne craignent pas les grèves dont certaines, à Mantes-la-Jolie ou à Tancarville, donnent matière à des rebondissements que suit L'Humanité. Elles les préparent pour viser, par exemple, une réduction concertée du temps de travail. Les frères Bonneff expliquent qu'en se battant pour leurs propres intérêts, les travailleurs œuvrent pour le bien de ces branches industrielles dans leur ensemble, en forçant les employeurs à sortir de la routine, à innover et à se moderniser. Le raisonnement est appelé à servir plus d'une fois.

En fait de modernisation, il est question de concentration d'entreprises, et aussi d'un premier temps d'introduction de machines dans ces activités modestement outillées jusque-là. La période voit apparaître des machines motorisées comme les broyeuses, les sableuses, les pelles mécaniques ou les grues dont on voit ici l'entrée en fonction. Avec leur entrée dans les chantiers, décrite dans certains articles, les emplois d'homme de peine amorcent une baisse, de façon plus marquée que ceux de gens de métier.

Le machinisme, ici, suscite la circonspection plutôt que l'hostilité des ouvriers. Il est présenté comme un risque, certes, mais peut-être une occasion à saisir pour améliorer les conditions et le temps de travail. Encore faudrait-il pour cela desserrer l'étau du travail à la tâche, exténuant et dangereux.

TRANSPORTER - LE TEMPS ET LES TOURMENTS

Le mot regroupe des activités et des vies fort différentes, comme celles **des cheminots, des livreurs urbains, des conducteurs d'autobus, des marins et des mariniers**. La mobilité elle-même se vit différemment, certains rentrant chez eux chaque jour tandis que d'autres vivent en transit la majeure partie de leur temps, leur lieu de vie rebondissant entre des points d'escale. Les dockers, travailleurs sédentaires, font ici office de miroirs.

Pour ces métiers divers, le travail consiste à acheminer. Plusieurs types de temps pèsent sur l'organisation du travail humain. Le temps du convoi proprement dit comporte ses contraintes et ses précautions.

Il faut aussi compter avec celui des moyens de transport et de leur rentabilisation ou de leur amortissement par une activité incessante.

Compter aussi avec la temporalité des voyageurs ou des marchandises, qui incitent à faire au plus vite. Aussi, le temps des travailleurs du transport est soumis à des pressions à la vitesse et à la continuité : les interruptions sont des cibles à réduire. Mais il faut compter avec le fonctionnement et de **l'entretien des machines**, ainsi qu'avec le rythme réglé de la circulation publique et des réseaux : ici interviennent des exigences de fiabilité et de sécurité. Au final, les travailleurs du transport sont soumis à des exigences discordantes, et toutes impérieuses : les impératifs techniques, les règles administratives, la sécurité des trajets, les attentes des usagers, les pressions ou commandements des employeurs.

PROPRETÉS URBAINES ET TRAVAUX HORRIBLES

Les activités réunies ici illustrent particulièrement combien les frères Bonneff ont mis en application le **conseil reçu de Lucien Descaves, de regarder autour d'eux, d'abaisser leur regard pour voir surgir la vraie vie**. La recommandation est particulièrement appropriée pour la vie urbaine. Par la concentration des habitants et des activités, la ville porte à un niveau totalement inédit la problématique du nettoyage. Le siècle précédent a été particulièrement marqué par la lutte contre l'insalubrité meurtrière et la mise en œuvre de grands travaux d'assainissement. Il a aussi été marqué par une transformation du décor urbain, dont les rues et avenues, les façades, les monuments ont contribué à accroître l'effet de propreté.

Les frères Bonneff prennent à rebours cette représentation. **Ils s'attachent à rappeler combien cette propreté est l'effet d'un travail, multiforme et incessant**. La lutte contre la saleté sous toutes ses formes requiert une gamme d'activités d'extraction, de collecte, de transport et de drainage, de tri à nouveau et de traitement par évacuation ou incinération. L'eau et le feu, et surtout des hommes et des femmes, pour réaliser ces opérations dont les regards et autres sens sont détournés. Dans les textes dominés par les enjeux d'hygiène, **les questions de dignité ne sont jamais absentes**. Et, au fil des textes, dans le soin du concret qu'ils apportent à leurs descriptions, on voit poindre des évocations d'apocalypse

BUREAUCRATES, VENDEURS, FACTEURS - LE MONDE DES EMPLOYÉS

Faut-il penser ensemble **des employés de banque, des vendeurs de grands magasins, des facteurs de campagne et des réceptionnistes d'hôtel** ? L'essor des travaux administratifs multiplie les travaux d'écriture et de comptage, tandis que le commerce et les services publics

se développent. Le nombre croissant fait remarquer ces emplois jusque-là effacés. Ils se distinguent du monde ouvrier par plusieurs aspects. Beaucoup d'entre eux s'appliquent à afficher la différence par le vêtement. Ils s'habillent avec **chemise et cravate**, chapeau et veste, tout au moins pour ceux qui travaillent dans le commerce et les bureaux. Pour d'autres employés, comme les facteurs, c'est surtout par des marques d'uniforme que se signale leur condition. Au-delà des apparences vestimentaires, les revenus donnent deux types d'images. Jusqu'à l'entrée dans l'âge mûr, les revenus ne sont guère plus élevés pour les employés. Certains d'entre eux, notamment lorsqu'ils travaillent pour l'État, se font même durement traiter par l'administration qui multiplie les catégories subalternes et les bas salaires. Toutefois, pour la majeure partie des employés, le contenu du travail diffère fortement de celui des ouvriers, ainsi que ses effets sur la vie intime, familiale et sociale. De plus, les emplois sont plus assurés et les carrières plus stables, ce qui affermit l'horizon des revenus. L'écart avec les ouvriers se creuse avec la vieillesse, au cours de laquelle une partie d'entre eux dispose d'une petite pension qui leur évite la misère.

D'autres évolutions marquent l'époque. **Métier par métier, les employés apprennent à revendiquer** pour faire valoir leurs intérêts, et empruntent aux ouvriers la perspective syndicale. Les employeurs recrutent davantage de femmes pour ces activités jusque-là très masculine

TRAVAIL À DOMICILE - L'OMBRE DU SWEATING SYSTEM

Travail en chambre, travail à domicile, ces expressions désignent une forme d'activité massivement répandue dans les secteurs du cuir, du bois, de métaux fins, dans la mode et dans la confection, qui est

de loin le secteur industriel le plus nombreux. Sous cette forme, des travailleurs effectuent chez eux une production pour le compte d'un entrepreneur, ou d'un intermédiaire opérant pour le compte de celui-ci et désigné comme commis ou tâcheron dans les articles des frères Bonneff, nommé autrement dans d'autres textes. Dans ce vaste ensemble, certains maîtrisent un métier complexe, d'autres effectuent des opérations plus rudimentaires et répétitives. Les uns frôlent la condition d'artisans tandis que d'autres peuvent être des femmes de milieux populaires auxquelles le salaire du mari permet de rester chez elles, et qui complètent le budget familial. Beaucoup de femmes seules, en charge d'enfants ou de parents âgés, n'ont pas d'autre choix possible. Des immigrés sont dans la même situation, comme les Juifs réfugiés d'Europe centrale qu'ont étudiés les deux frères dans un livre. Le revenu est donc vital pour beaucoup, et un simple appoint pour d'autres. De nombreuses activités concernées sont très marquées par les variations saisonnières, et passent de périodes de chômage à des temps de forte activité. Ces travailleurs ne tiennent pas eux-mêmes boutique. Ils ne maîtrisent donc pas les relations avec les clients finaux que souvent ils ne voient pas, et les prix leur échappent. Les maisons qui les emploient, ou les intermédiaires qui opèrent pour celles-ci, veillent à les garder sous leur dépendance la plus stricte, tout en leur faisant supporter toutes les incertitudes et tous les aléas. Surtout, leur dispersion permet à **ces intermédiaires, voire à des cascades d'intermédiaires**, de peser sur le salaire par la mise en concurrence des travailleurs, et d'écorner les prix de maintes

LES VERRERIES, « UN VÉRITABLE ENFER OUVRIER »

Parmi les branches d'activité examinées par les frères Bonneff, la verrerie prend progressivement une place particulière. C'est, de loin, celle à laquelle ils consacrent le plus d'articles. Mais au fil du temps, leur point de vue évolue de façon remarquable. **Le travail y est réputé pour sa dureté**. Il s'effectue dans une chaleur extrême, avec une attention à l'exécution des gestes sur la pâte en fusion. Le soufflage, le moulage, le refroidissement contrôlé sont à la fois très physiques et étroitement réglés.

Ils s'effectuent en grande partie par coordination du verrier et de **ses aides, des enfants et des femmes** essentiellement, choisis afin de rogner sur le coût des salaires. Pour rentabiliser pleinement la production, celle-ci est réalisée de façon continue, sans laisser la matière

refroidir. Ainsi sont réunis les ingrédients d'une activité intenable. À cette organisation s'ajoute un paiement à la tâche pour les verriers, qui peut être généreux à leur intention : **jusqu'à 700 ou 800 francs par mois** pour les « gros souffles » !

La verrerie fait partie des premiers métiers étudiés par les deux frères, dès leur ouvrage initial de 1905. Ils soulignent alors l'usage partagé des cannes de soufflage qui répand la tuberculose et la syphilis parmi les ouvriers verriers, ainsi que les poussières de verre et la présence de plomb dans le cristal. Reprenant le sujet pour leur deuxième ouvrage en 1908, ils mettent en lumière l'existence d'un système de travail quasi contraint. Autour des verriers proprement dits, ils voient travailler des femmes et des enfants parfois très jeunes. Ils apprennent l'existence de filières de recrutement et de racolage, auprès d'institutions de charité, en direction des familles nécessiteuses, à l'étranger aussi. Ils comprennent **les systèmes d'assujettissement de salariés par endettement contraignant** ceux-ci à rester dans l'entreprise.

DANGER, TRAVAIL

Depuis que les frères Bonneff s'intéressent au travail, ils s'alarment de son caractère dangereux, voire meurtrier. Toutefois, les articles publiés dans L'Humanité montrent une évolution de l'analyse. Ils ne s'en tiennent plus seulement à une accusation systématique, et presque fataliste du caractère tragique de la vie des travailleurs. Plus, un article raconte comment la lutte des ouvrières d'une manufacture d'allumettes, intransigente et persévérante, a obtenu la suppression d'un procédé industriel meurtrier. Le pire n'est donc pas inéluctable. La relation avec les lecteurs conduit les deux auteurs à s'étonner devant ce qui met en danger l'intégrité physique des travailleurs et des travailleuses. Cette norme – le travail ne doit pas abîmer ceux qui l'effectuent – s'oppose à l'accoutumance qu'exprime la formule « les risques du métier ». Les articles relèvent les situations dangereuses ; ils s'offusquent lorsque ces dangers sont permanents ; ils se scandalisent quand la répétition des dangers résulte d'un calcul cynique. À côté des causes classiques d'accident, par chute ou par usure de matériels négligés, **ils engagent la lutte contre des sources modernes de blessures : les machines**, dont le nombre croissant augmente les dangers et les mutilations. Les quelques chiffres qu'ils donnent à cet égard donnent froid dans le dos. Leur vigilance est d'autant plus forte que le ministère a édicté des décrets exigeant des protections à la suite de la loi de 1893 sur la sécurité et l'hygiène des ateliers, et qu'ils ne sont pas appliqués. Par ailleurs, les articles montrent la grande insuffisance des indemnités de blessure décidées par la loi de 1898 toute récente, qui oblige les employeurs à s'assurer, et qui met en conflit les victimes avec les représentants des assurances à propos du taux d'indemnisation, et de l'estimation des handicaps. Des médecins experts judiciaires proposent aux assureurs des tables de tarifs d'indemnisation

PARENTS, MÉFIEZ-VOUS !

L'histoire retient généralement que **le 2 novembre 1892, une loi inter-dit de faire travailler les enfants de moins de treize ans**, et qu'elle apporte d'autres protections aux enfants et aux femmes, comme l'interdiction du travail de nuit (entre neuf heures du soir et cinq heures du matin).

C'est vrai, mais il serait un peu paresseux d'en rester là. Cette loi comporte quelques restrictions à son interdit : elle ne concerne pas le travail en famille ni les enfants ayant obtenu leur certificat d'études avant cet âge, et se limite au travail industriel. Quant au travail de nuit, ou l'impératif du repos hebdomadaire, ils subissent des dérogations dont le cas des verreries a montré les conséquences. La faiblesse des moyens de contrôle des inspecteurs et la légèreté des sanctions prévues ouvrent la voie à la multiplication des pratiques illégales : recrutement au-dessous de l'âge, travail nocturne, dépassements d'horaire. Devant les graves dangers encourus par les enfants, et l'émotion suscitée par ces abus, la Chambre des députés adopte en 1911 une proposition de l'abbé Lemire supprimant les dérogations au travail de nuit des

enfants. Le Sénat laisse traîner, malgré des campagnes de presse auxquelles participe L'Humanité et dont on voit la trace dans certains articles.

Le travail des enfants soulève aussi la question de l'apprentissage, voie toute tracée pour une grande partie des enfants ayant achevé leur scolarité primaire. Le sujet est devenu un problème public, derrière l'idée d'une crise de l'apprentissage et d'une dégradation des conditions antérieures de formation de la jeunesse aux métiers. Les frères Bonneff sont particulièrement sensibles au sort réservé à la jeunesse, et ont réalisé différentes enquêtes dans ce domaine, comme on le voit à propos de l'exploitation du travail d'enfants détenus en prison. Pour eux, cette crise est avant tout due à l'avidité des employeurs, qui utilisent l'apprentissage pour disposer d'une main-d'œuvre à très bas prix

LES « RÉSERVOIRS D'HOMMES »... ET D'ENFANTS - RACOLAGES ET ENGAGEMENTS

L'essor des activités industrielles et urbaines suscite de nouveaux besoins de main-d'œuvre que le mouvement spontané des candidats à l'emploi ne suffit pas à satisfaire. Cela arrive dans des secteurs dont

l'essor est trop rapide.

C'est aussi le cas lorsque l'activité est affectée d'une réputation dissuasive, comme la verrerie. Ces secteurs en manque de main-d'œuvre recourent alors à des racoleurs, qui utilisent les méthodes ancestrales des agents recruteurs : viser des lieux où l'emploi manque, servir abondamment à boire, enfin faire signer un engagement. C'est le cas pour un convoi de jeunes bretons enrôlés pour des carrières de granit, dont le moral baisse au fur et à mesure qu'il se dégrise. L'essentiel dans l'affaire est la reconnaissance de dette contenue dans l'engagement, correspondant à une avance ou au prix du voyage. Elle lie le signataire et enclenche un processus de dépendance que l'entreprise se chargera de renouveler, d'une façon ou d'une autre.

Mais lorsqu'il s'agit de recruter des enfants, l'affaire se complique. Surtout si les établissements de l'Assistance publique et autres établis-sements de bienfaisance n'osent plus envoyer leurs petits orphelins. Si les racoleurs n'inspirent plus confiance aux familles dans le besoin. Si même les pauvres d'Italie ne veulent plus laisser partir leurs enfants par-delà les Alpes. Le système se grippe, mais les racoleurs s'acharnent à fournir, encore et encore, de nouveaux gamins aux verriers et à d'autres industriels. Ils inventent de nouvelles manœuvres, explorent de nouveaux gisements. C'est ainsi qu'une troupe de bambins que conduit un passeur en vient à traverser de nuit les Pyrénées

AUTOUR DU TRAVAIL, DES TERRAINS DE LUTTES

L'écrivain Pierre Desclaux raconte pour Henry Poulaille un souvenir sur les frères Bonneff : « Dans l'Ouest de la France, les deux frères grâce aussi à des complicités, purent entrer dans une verrerie. Ils virent là des femmes, des enfants de 10 à 12 ans venir cueillir le verre en fusion et rester devant des fours chauffés à blanc qui leur desséchaient les pou-mons. Mais, dans cette usine, ils furent découverts par un surveillant et conduits un peu rapidement vers la porte.

Comme ils demandaient à l'Inspecteur du travail de la région comment il pouvait tolérer que des femmes et des enfants puissent travailler dans des conditions semblables, l'inspecteur lui répondit : "J'ai fait de nombreux procès-verbaux, tous ont été déchirés" »

Chaque fois qu'ils l'estiment utile, les frères Bonneff élargissent la focale d'observation, ou déplacent l'objectif vers un élément qui intervient dans la situation sociale des travailleurs. Ils sollicitent avec soin l'analyse de professeurs de médecine faisant autorité sur diverses questions concernant les pathologies liées au travail. Ils épinglent l'intervention d'un sénateur contestant les indemnités de blessés du travail par les compagnies d'assurance avec lesquelles il se trouve être lié. Ils visitent des asiles de nuit qui accueillent, de façon diversifiée, un public composé pour l'essentiel de travailleurs et de travailleuses. Ainsi ils élargissent le regard au cadre de vie de ces derniers et soulignent certains déterminants qui sont des enjeux de luttes et des matières à projets. L'action de l'administration du travail, celle de la justice sont

des sujets d'interrogation qui s'imposent rapidement.

Parmi ces éléments, l'alcool fait l'objet d'articles particulièrement riches et efficaces. Tandis que le sujet est souvent vu comme un travers ou un dérivatif venant perturber les autres modalités de la vie

NORMANDIE - AVENIR INDUSTRIEL ET LUTTE DE CLASSES

Au début de l'année 1914, Léon et Maurice Bonneff effectuent une tournée de reportage en Normandie qui donne lieu à deux groupes d'articles. L'un comporte trois articles sur les fabrications du camembert et du cidre, et condamne en passant l'avarice des patrons normands qui poussent leur personnel à l'exode. L'autre est une série de huit autres chroniques présentant « le Klondike normand », terre de conquête à la française. Elle évoque le brusque développement industriel de la région avec l'essor de la mine, de la sidérurgie, de la métallurgie et de la chimie. Elle présente le bond des effectifs ouvriers, la multiplication des chantiers, les désordres provoqués par la pénurie de logements, les surgissements de cantines. Et la persistante pénurie de main-d'œuvre.

Il y a dans l'ensemble comme une sorte de fascination pour ce soudain changement. On voit ainsi arriver des capitaux allemands liés à la grande industrie, des mineurs marocains transfuges des mines lorraines, de jeunes Chinois venus apprendre le français et employés dans la soie artificielle. On voit fleurir les meublés et les cantines ouvrières. Recourant plus d'une fois à la référence américaine, les auteurs ne s'appesantissent guère cette fois sur les conditions de travail. Ils soulignent l'égalité des salaires entre ouvriers français et étrangers, et évitent pudiquement de mettre l'accent sur des frictions entre Normands et étrangers lors d'une fin de soirée dansante. Dans cette région où l'avenir industriel sort de terre, la série d'articles invite à admettre le « douloureux sacrifice [...] imposé par la civilisation », prendre au sérieux la course de vitesse engagée entre les forces oppressives du capitalisme et le groupement ouvrier qu'il s'agit de construire. Le cas normand donne ici lieu à l'expression d'un programme d'action.

POSTFACE - Diversité des travailleurs et causes communes

L'ensemble des textes présentés dans ce recueil est brutalement interrompu par la guerre. L'idée d'un conflit armé était bien présente dans les esprits¹. Cependant, en juillet 1914, les deux journalistes annoncent à leurs lecteurs une prochaine enquête de grande ampleur. Celle-ci doit viser « la condition des ouvriers kabyles et polonais employés dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais, des ouvriers belges occupés en grand nombre dans les établissements métallurgiques de l'arrondissement d'Avesnes, des ouvriers italiens groupés dans le bassin minier de Meurthe-et-Moselle² ». Ils en annoncent la publication dans L'Humanité « dès que sera passée la période des pleines vacances ». Quinze jours après, le 3 août, les deux frères consentent à leur mobilisation, sans hésitation ni enthousiasme pour Léon, avec un patriotisme plus affirmé pour Maurice³. Leur mort arrête une œuvre en construction. Dans cette œuvre, les choix effectués ici ajoutent d'autres bornes.

L'une tient à la sélection, privilégiant les sujets ayant trait au travail. La notion est prise ici comme une activité de nécessité, effectuée pour gagner sa vie, ce qui correspond à la majeure partie des situations présentées par les deux frères, mais exclut d'autres sujets de société. On a également écarté des textes dont le contenu recoupait celui d'autres articles afin de limiter les effets de répétition.

LISTE DES ARTICLES DE LÉON ET MAURICE BONNEFF PUBLIÉS DANS L'HUMANITÉ 1